

vieilles chansons dont la musique est, elle aussi, franche et simple, comme tout ce qui émane du cœur.

Le recueil *Héritage*, tout en restant fidèle à son titre par son rappel des traditions orales du passé, sert de modèle à tout artiste contemporain désireux de puiser dans le répertoire de jadis pour le recréer en l'adaptant habilement aux situations actuelles. Cette façon de procéder nous montre clairement comment la musique folklorique peut servir de source aux manifestations artistiques futures tout en permettant de sauvegarder des liens avec l'âme des générations passées. Rémi Bouchard, en relevant ce défi, s'inscrit dans la lignée des poètes, chanteurs et musiciens des diverses générations qui ont repris, chanté, transformé et poli les chansons folkloriques en y apportant leur talent, leur personnalité et beaucoup de leur âme. Grâce à cette métamorphose, ces vieux airs folkloriques ne vieilliront pas. Chaque fois qu'un individu les jouera ou les entendra jouer, ils se révéleront prodigieusement vivants et présents. C'est la façon par excellence, nous semble-t-il, de leur conférer une jeunesse éternelle.

Tatiana Arcand  
Collège universitaire de Saint-Boniface

### **GENUIST, Monique (1993) *Le cri du loon*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 163 p.**

Du premier contact avec le roman de Monique Genuist naît instantanément une impression négative. D'abord, la couverture illustrée par Michel Le Blanc est d'un simplisme effrayant; ensuite, le titre même de ce livre *Le cri du loon* laisse sceptique et agacé: pourquoi ne pas avoir appelé un chat un chat et un *loon* un huard? L'exploration de cet ouvrage continue avec la présentation du contenu qui en est faite sur la couverture arrière: «Une Française [...] à peine arrivée au Canada [...] fait la rencontre d'un Amérindien [...] Saura-t-elle retenir cet *animal sauvage qui va, vient et chérit sa liberté plus que tout au monde?*» (C'est nous qui soulignons). Ce résumé est assez représentatif du ton de ce roman qui n'est qu'une série de clichés condescendants de ce genre.

Ariane, jeune fille en mal d'exotisme, a la tête nourrie par les images des lectures de son enfance que son père, Alsacien

qui «aurait pu passer pour un officier aryen, n'eût été la douceur de son regard» (!!) (p. 9), a encouragées pour éloigner sa fille de la «fascination de l'héritage germanique». Elle s'embarque donc pour le Canada «en quête de ses rêves d'enfance» (p. 18). Il est alors à peine surprenant qu'elle succombe instantanément aux charmes de Clinton Littlecrow, que l'auteur s'acharne à appeler «l'homme brun» (pourquoi pas rouge?), «à la superbe de chef», «aux lignes droites et dures», «au regard d'épervier» et «aux cheveux tressés noir corbeau» (les plumes auraient semblé superflues après tout cela!). Cet homme mystérieux fait des apparitions sporadiques dans l'entourage d'Ariane qui travaille à l'université de Saskatoon. Ce travail permet à l'auteur quelques insertions, d'une part, dans le milieu des Français exilés – le portrait qui en est fait pourrait d'ailleurs être drôle s'il n'insistait pas aussi longuement sur les plaintes de ces bourgeois snobs stéréotypés – et, d'autre part, dans le monde étudiant où Ariane rencontre des «Canayens». Ceux-ci la déconcertent au premier abord, puis après s'être habituée à la réalité francophone, elle finit par l'idéaliser:

[Ils] lui avaient paru lourds, peu communicatifs, froids, peu accessibles. Elle les découvre autres: solides, authentiques, attachés à la réalité, ils agissent, ne disant pas plus qu'il n'est nécessaire [...] Elle apprécie leur sens des responsabilités (p. 127).

Cette réaction est d'une consternante naïveté, ce dont Ariane est tout de même consciente: «Elle sait qu'elle devrait se méfier de telles mises en cartes dont elle est friande, trop générales, fausses sans doute» (p. 128).

Mais le point central du roman est surtout l'aventure amoureuse qu'Ariane va vivre avec son bel Amérindien. Ils passent quelques fins de semaine en amoureux dans une cabane au fond des bois, en compagnie d'un trappeur blanc, Bill, qu'Ariane qualifie de «rustre à l'odeur de roussi» (p. 102) et d'«individu primitif» (p. 104) parce qu'il a choisi de vivre loin de la civilisation, alors que cette même attitude de la part de Littlecrow est glorifiée comme preuve d'«harmonie avec la terre» (p. 102). Pendant quelque temps, ils vont partager le rêve romantique de vivre ensemble de chasse et de pêche dans les forêts du Grand Nord, «loin, là où les humains ordinaires n'ont pas accès» (!?) (p. 143). Puis, la réalité les rattrape. Dans un moment de lucidité, Littlecrow avoue à Ariane qu'il trouve ridicule de «jouer à l'Indien comme un touriste en mal

d'exotisme» (p. 139). Il confesse qu'il est «un Cree blanc à la recherche de son âme» (p. 151) – nous voici dans un nouveau stéréotype: d'Amérindien à plumes, le voici Amérindien névrosé – qui a oublié sa langue et perdu ses traditions, sa culture et sa famille, et – qui «vit en homme blanc, indifférent aux siens» (p. 141), dont la vie quotidienne dans les réserves du Nord n'a rien de romantique ni d'enviable. Et c'est alors que – aussi incroyable que cela puisse paraître – pour Ariane, «le grand chef est mort» (p. 145). Je vous laisse deviner la suite...

À l'exception de quelques très belles descriptions des plaines ou des bois, l'écriture de Monique Genuist est généralement sans surprise: la syntaxe est rigoureuse, mais le contenu fait preuve d'un manque flagrant d'imagination et d'originalité, quand il n'atteint pas un niveau navrant de débilité surtout dans les dialogues. Des phrases, telles que «le désir de l'homme brun est impérieux. Elle ira» (p. 81) ou encore «Votre fragilité sera ma force» (p. 143), pourraient être tirées d'un roman *Harlequin*. Et c'est effectivement la comparaison qui vient (et qui reste) à l'esprit tout au long de la lecture de ce livre qui mêle allègrement romance, aventure et platitudes. Seuls les quelques passages dans lesquels l'auteur fait des efforts de réalisme rendent un peu de crédibilité à l'histoire, mais le tout manque de véritable émotion, et le lecteur a de la difficulté à compatir avec les personnages sans relief.

On aimerait penser que l'agaçant sentimentalisme omniprésent dans les situations vécues, dans les dialogues et dans la vision générale qui se dégage du livre n'est qu'une manière subtile pour l'auteur de se moquer de la naïveté d'Ariane et, à travers elle, de tous les nostalgiques de Jack London et du Canada des images d'Épinal, et de faire sentir aux lecteurs le second degré, l'essentiel derrière le superficiel. Malheureusement, ceci ne semble pas être le cas, et le souvenir que l'on garde de *Le cri du loon* est celui d'un roman où le cliché l'emporte!

Laurence Véron  
Collège universitaire de Saint-Boniface